difficultés matérielles n'ont tout de même pas réussi à totalement décourager. Il convient de clore, sur ces mots le bilan de notre production dramatique qui n'est pas à dédaigner, si plusieurs des pièces que j'ai citées savent ne manquer ni de mouvement et d'action, ni d'observation et de gaîté, ni de lyrisme et d'ampleur, ni d'*haïtianité* et de pittoresque, si des traits de mœurs, des détails caractéristiques de notre mentalité s'y retrouvent même assez aisément et bien qu'aucune d'elles ne soit d'une éclatante puissance.

LOUIS MORPEAU.

LETTRES NÉO-GRECQUES

M. Valsa : *Ypourgiko Symboulio*, Mantzevelakis, Athènes. — D. Glinos : *Ethnos kai Glossa*, Hestia, Athènes. —M. Malakassis : *Syndrimata*, nouvelle édition. Athènes. — G. Drossinis : *Tha Vradhiazi*, Sidéris, Athènes. — K. Athanassiadis : *Traghoudia toa Sythambou*, Sidéris. Athènes. — M. Pétridis : *Exastikha*, Athènes. — P. Pikros : *Khamena Kormia*, Ghaniaris, Athènes. — Ch. Kondoglou : *Pedro Cazas*, Ghaniaris, Athènes. — Mémento.

C'est merveille de voir la turquerie contemporaine s'efforcer à doubler le cap du nationalisme intégral, jusqu'à prétendre convertir ou évincer de chez soi tout ce qui n'est pas turc.

L'Arménie disparaît ; l'Hellénisme perd l'Asie-Mineure; les armées de l'Islam reparaissent en Europe, et tout le statut balkanique, péniblement élaboré, peut se trouver bouleversé encore une fois d'un jour à l'autre. Fait à méditer : pendant que s'achèvent les marchandages de Lausanne, le Patriarche œcuménique s'embarque, dit-on, sur un navire britannique pour gagner le Mont Athos.

La Grèce lasse et ruinée cherche un gouvernement; autant dire qu'elle se cherche elle-même. Si elle s'était trouvée plus tôt, c'est-à-dire si la claire notion des moyens intellectuels qui doivent réaliser l'unité de doctrine au sein de son élite s'était imposée à tous les Grecs conscients, elle eût vraisemblablement évité le recul qui la frappe et les dangers dont elle reste entourée. Qu'elle consente à méditer, et toute l'Europe avec elle, la curieuse pièce satirique de M. Valsa : **Conseil des Ministres**, où s'affirme, à travers des traits impitoyablement observés, à travers le rire masquant l'angoisse ou la révolte, une philosophie courageuse ; qu'elle prenne conscience des tares de cette époque, que l'hypocrisie et la vanité se voient arracher leur déguisement, et l'on

verra naître une justice nouvelle, et bien des erreurs se redresseront ; car le rire guérit. Et n'est-ce pas le signe d'une inextinguible espérance qu'un Grec, au milieu d'une crise redoutable, se lève pour éclairer d'ironie le visage de la Vérité ? M. Valsa est bien le petit-fils du vieux Lucien : il en a la finesse et la profondeur. Originaire, je crois, de Constantinople, c'est au byzantinisme qu'il fait la guerre. Il a raison.

Sur un autre plan, M. Dém. A. Glinos, dans son étude bourrée de faits et d'idées : **Nation et Langue**, dénonce les méfaits de la sophistique, laquelle n'est qu'une forme de la vanité. Et je suis prêt à considérer la *Question de langue* comme le baromètre du trouble profond où se débat la conscience hellénique. C'est parce qu'il s'est divisé contre lui-même, parce qu'il n'a pas réussi à dégager pour le présent et pour l'avenir une claire formule nationale, un statut philosophique précis visant la langue, la religion, l'enseignement, c'est-à-dire les rapports essentiels entre l'individu et l'État, que l'Hellénisme s'est trouvé trahi brusquement par les destins. Qu'il se recueille, qu'il se préoccupe de découvrir son élite véritable et qu'il se méfie de la guerre : civile ou autre, ce n'est pas dans ce domaine qu'il a récolté ses gloires les plus authentiques.

Ecoutons M. Glinos. Je résume :

On accuse volontiers les démotisants de vouloir détruire l'unité nationale et la tradition historique de la race. On insinue même, pour mieux exciter les ignorants, que les *Malliari* préparent la ruine de la religion, parce qu'ils sont athées et maçons, pis encore anarchistes, bolcheviks, hostiles à la famille, à la patrie, à la société. Or, contrairement à la théorie allemande, le langage ne constitue pas l'indice essentiel de la nationalité. L'unité nationale est conditionnée primordialement par la conscience qu'ont pu acquérir les membres d'un même groupe humain d'appartenir à la même famille. Ainsi ont-ils voulu confondre leurs destins. C'est pourquoi, chez de nombreux peuples, l'idée de religion garda longtemps la prépondérance.

C'est la religion, en effet, qui a entretenu l'usage du latin à travers tout le monde occidental, longtemps après qu'il eut cessé d'être parlé. De même pour le grec scolastique dans l'Orient byzantin.

La langue écrite n'est donc pas le facteur dominant de l'unité nationale, au sens moderne du mot. La langue parlée, au con-

traire, est le reflet fidèle de tous les mouvements d'âme qui ont servi à la créer ou à la ressusciter. De fait, en Grèce, un seul instrument s'est offert à ceux qui voulaient exprimer la vie profonde de l'Hellénisme : c'est le démotique, et ces chroniques se sont appliquées depuis vingt ans à en fournir la preuve.

Reste à constater que le grec classique, continué artificiellement par le scolastique, fut une langue de culture universelle, comme le latin, le sanscrit ou l'arabe. Cette mission extranationale, d'autres idiomes, à travers le monde contemporain, tendent à l'assumer, et la lutte est surtout vive entre le français, l'anglais et l'allemand. C'est ainsi que l'emploi du scolastique à Athènes ou à Constantinople n'a pas supprimé dans l'élite l'usage du français.

Or, la Grèce moderne a une langue qui lui appartient en propre et qui peut répondre à tous les besoins des Grecs. C'est l'idiome national par excellence. Voilà pourquoi M. Glinos conclut en disant que le démoticisme représente le culte de la vérité et de la vie. Cette opinion est la nôtre.

La langue d'aujourd'hui est le prolongement naturel de la langue antique : entre les deux il n'y a pas solution de continuité, et, si la jeune élite grecque, selon le judicieux conseil de M. Mich. G. Pétridis (*Notre Poésie nouvelle*, — *Le Noumas*, avril 1923), se met à délaisser les modèles occidentaux pour étudier directement les classiques anciens, protagonistes de l'Art et de ses lois immortelles, le génie même de la langue du peuple lui sera un précieux guide.

Est-il, à ce propos, plus significatif exemple que celui de Miltiade Malakassis ? Au lieu de chercher des modèles étrangers, il ouvrit les yeux sur le monde et s'efforça, pour traduire son émotion devant les choses, de trouver l'expression juste. Il réédite aujourd'hui son premier recueil paru en 1889, aux temps héroïques de la *Techni*, les *Contritions*. A cause de leur sincérité, ces vers ont moins vieilli qu'on ne pourrait croire, et demeurent une leçon.

Malakassis possède au plus haut degré les qualités de spontanéité, de grâce et de mesure qui sont l'apanage caractéristique du génie grec, et qui ont fait la gloire de Moréas. Sans doute, à ses débuts, sut-il mettre à profit, pour son avancement personnel, le naturisme impressionniste de Drossinis ; mais Drossinis est surtout un coloriste, et l'amour du pittoresque le maintient tou-

jours plus près de Th. Gautier que de Verlaine. De ce dernier pourtant il adopte, en son dernier recueil : **Le Soir va tomber**, les rythmes impairs délicieusement fluides. Peut-être est-ce parce qu'il s'agit d'un livre d'amour et que la nature, cette fois, ne fournit que le cadre.

En tout cas, M. Drossinis nous offre un écrin où brillent de nombreux joyaux d'une délicatesse incomparable, d'un dessin émouvant et simple, pleins de charme et de vie. Malakassis, Porphyras, Constantin Hatzopoulos, à divers titres, ont certainement montré la voie au poète des **Chants du Crépuscule**, M. Costas Athanassiadis ; mais c'est à Drossinis qu'il doit le plus.

Un grand sens du rythme et de la couleur distingue ces pièces de souple allure et de délicate émotion lyrique. Nulle outrance de ton ; les mille voix de la Nature harmonisées à travers la fine sensibilité du poète ; de la justesse dans la variété : voilà plus qu'il n'en faut pour charmer, si non pour attendrir profondément, et M. Athanassiadis excelle surtout à faire rêver devant le mystère des choses. Un écueil à franchir : la facilité.

Les **Sixains** de M. Michel Petridis visent à plus de concision et de fermeté. On voit que le poète chérit les leçons de l'antique, et il s'efforce, suivant sa propre expression, de boire l'eau à la source, pour la goûter plus pure. Il sait graduer ses effets, choisir ses images, donner de l'allure à son vers, qui pourrait se passer de rimes, et il reste moderne par la discrète amertume dont il imprègne sa pensée. M. Michel Pétridis, originaire de Castellorizo, est professeur au Pirée.

Qui sait si la véritable rédemption de l'Hellénisme n'incombe pas aux poètes? Qu'ils s'y préparent donc, en évitant de vouloir paraître occidentaux à tout prix.

Il se peut que les prosateurs échappent plus facilement aux dangers de la xénolâtrie ; mais pas plus qu'aux poètes il ne leur est permis de manquer de style. Cette vérité, deux auteurs nouveaux semblent l'avoir excellemment comprise. Leurs tendances pourtant s'opposent. M. P. Pikros est un réaliste impitoyable. Les **Etres de perdition** méritent de placer leur auteur à côté des Kouprine, des Tchékhov et des Gorki, dont les chefs-d'œuvre ont peut-être éveillé sa vocation. Dans une langue à la fois vigoureuse et nuancée, il nous peint les pires déchéances, et chacun de ses personnages présente la synthèse d'une catégorie sociale. On

oscille de la révolte à la pitié. La place nous manque pour analyser ici les neuf récits du volume. Ils feront époque. M. Ph. Kondoglou est un fantaisiste d'une extraordinaire puissance, qui joint, à l'imagination encyclopédique d'un Wells, la force d'évocation d'un Hamsun ou d'un Poe. L'affabulation de **Pedro Cazas** fait songer à celle de *Robinson Crusoé* ; mais elle a une portée métaphysique fort différente. Ce livre contient une grande leçon, une leçon de liberté.

Mémento. — *La Trilogie de mon Ame*, de M. Ivos Delphos, fait converser tour à tour en vers romantiques le Poète et la Muse, le Héros et la Gloire, l'Homme et la Mort ; MM. Stélios Spérantsas et G. Athanas obtiennent le prix du concours poétique Philadelphios. Les vers descriptifs du premier rappellent Provelengios ; ils ne manquent pas de charme ; mais on peut dire que *La fuite des heures* n'apporte rien de neuf. *Le temps de guerre*, de M. Athanas nous offre de courtes pièces pleines de sincère émotion : tout y est clair, spontané, simplement humain. Mais le sujet réveille tant de passions ! *Sur mon chemin*, de Cléaréti Dipla-Malamos nous donne des poèmes pleins de sentiment, auxquels on pourra surtout reprocher certaines rimes faciles. J'en dirai autant de *Vent de printemps*, de M. Vasilis Rotas, qui manifeste pourtant les dons d'un vrai poète. M. Démétrios Nicolopoulos nous conte avec aisance et charme, dans *Fleur nouvelle*, ses souvenirs d'Ethiopie. Dans son beau drame familial : *Duo Photiès*, M. Ant. Hatznapostolos s'affirme surtout penseur généreux et profond.

Du côté des revues, saluons la naissance de *Libre*, bilingue, dirigée par M. Louis Roussel, dont les jugements font autorité et qui mérite les plus sérieux encouragements, de *Kritiki* sous la direction éclairée du linguiste et grammairien poète Philindas, de *Makedonika Grammata*. Continuent de paraître le vaillant *Noumas*, *Mousa*, *Parnassos*, *Pinacothiki*, d'Athènes, *Hespéros*, de Syra, *Hestiada*, de Chio, *Mousai*, de Zante, *Argo*, *Néa Zoï*, d'Egypte. Reçus : *To Stravoxylo*, par M. Niko Nikolaïdis de Chypre, *Vimata sti khloï*, de Dimitriadis, *Polemika*, de M. J. Morellos, etc., *Amartola*, de Mich. Rodas, *Yia tin Patrida*, de M. Calogeropoulos, etc. Mentionnons spécialement la remarquable conférence de M. Louis Roussel à l'Institut supérieur d'Etudes françaises sur l'œuvre de Pétros Vlastos, grand poète, vigoureux penseur.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

E. A. Adamov : *Europeïskie Derjavy i Gretsia*, Moscou, le Commissariat national des Affaires étrangères.

Les Bolcheviks, nous poursuivant de leur haine, publient ceux